



La Question des Subsistances à Cuba.

Washington, 13 août.—L'avenue de la paix ne semble pas devoir alléger les travaux du commissaire de l'armée. Tout fait croire qu'ils ne feront que redoubler, surtout à Cuba.

L'intention du gouvernement est, paraît-il, d'accorder des provisions aux troupes cubaines qui sont sous les ordres de Gomez et de Garcia. Il va falloir distribuer des vivres aux populations affamées et alléger leurs souffrances—ce qui n'était pas possible, à partir de la déclaration de guerre en avril. On ignore combien il survit de reconcentrés. Un grand nombre de ceux qui recevaient quelque secours, quand les hostilités ont éclaté, ont probablement péri.

Plus tard, quand les troupes espagnoles ont été attirées de l'intérieur vers la côte, il est à croire qu'une partie de ces reconcentrés ont pu rentrer chez eux, et y trouver de quoi se sustenter.

A Cienfuegos, sur la côte du Sud, ils ont pu recevoir quelques provisions, quand la flotte de blocus était de ce côté.

Depuis lors des ordres ont été donnés aux commandants des forces navales de venir au secours des affamés.

Cienfuegos sera, sans doute, une des premières villes à recevoir des subsistances.

Sagua, Matanzas et d'autres villes viendront après le plus tôt possible.

Sans doute, on ne donnera de secours aux cubains que jusqu'au moment où ils pourront se suffire à eux-mêmes; mais cette mesure augmentera considérablement leur confiance dans l'amitié des Etats-Unis.

Cette influence se fera surtout remarquer sur les hommes qui composaient l'armée cubaine. Ils reçoivent des rations, en qualité d'alliés des Etats-Unis, absolument comme les troupes des Etats-Unis qui stationneront dans l'île, pendant la période de l'occupation militaire, et même après leur licenciement qui, il faut l'espérer, aura lieu bientôt.

Le problème des soldats cubains est un des plus sérieux qu'il y ait à résoudre.

L'état sanitaire à Santiago de Cuba.

Santiago, 13 août.—Le général Leonard Wood, gouverneur militaire de Santiago de Cuba, a procédé aujourd'hui avec les membres d'une commission de médecins à une visite de toutes les maisons de la ville.

De nombreux malades, la plupart souffrant de la malaria ou de la dysenterie, ont été trouvés, mais les inspecteurs n'ont constaté aucun cas réel de fièvre jaune.

Les mesures sanitaires prises par les forces des Etats-Unis depuis l'occupation de Santiago ont réduit la mortalité quotidienne de 103 à 37.

Le général Lee appelé à Washington.

Washington, 13 août.—Le général Fitzhugh Lee a reçu l'ordre de se rendre à Washington.

A Chickamauga. Chickamauga, 13 août.—L'armée campée ici est très inquiète, ne sachant ce qu'elle va devenir. Les régiments qui devaient se rendre dans de nouveaux campements, n'ont reçu jusqu'ici aucun ordre. Ici, la nouvelle de la paix a été reçue de différentes façons. Les uns en sont enchantés, les autres en manifestent leur regret. Mais la majorité des soldats en est satisfaite. Ils espèrent pouvoir rentrer bientôt dans leurs familles. La santé générale est excellente. Prochainement, il y aura très probablement une nouvelle revue des troupes par le général Breckinridge.

SAMPSON ET SCHLEY.

Washington, 13 août.—Les amiraux Sampson et Schley reviendront à New York sur les navires qui portent respectivement leurs pavillons. L'ordre lancé hier soir ne couvre que les navires-amiraux, et n'indique pas d'une façon spéciale que ces officiers reviendront.

On dit au département de la marine qu'aucune attention spéciale n'a encore été portée à la façon dont seront repartis ces officiers et les équipages des cuirassés et des croiseurs pendant la période des réparations. Les officiers resteront probablement attachés à leurs navires, et se rendront à l'occasion à Washington pour des conférences personnelles.

L'amiral Cervera à Portsmouth.

Boston, Massachusetts, 13 août.—L'amiral Cervera et plusieurs officiers de la marine espagnole ont traversé Boston ce matin, en route pour Portsmouth, New Hampshire, où ils visiteront les prisonniers faisant autrefois partie des équipages des navires de l'escadre de l'amiral. L'officier-payeur Eduardo Urdapilleta, le lieutenant Cervera, fils de l'amiral, et le sous-lieutenant Marcial Diaz accompagnent l'amiral.

Presqu'à chaque pas l'amiral a été acclamé; quelques manifestants ont même posé amicalement la main sur l'épaule du vieillard. L'amiral Cervera a souri gracieusement et a soulevé son chapeau en reconnaissance des acclamations.

Rapport du général Miles.

Washington, 13 août.—Le général Wilson annonce que le major Lancaster a promptement réduit au silence, le 12 courant, avec la batterie Porter, les canons de l'ennemi à Acomote, près d'Aibonito, et a chassé les Espagnols de leur position et de leurs retranchements. De notre côté l'infanterie n'a pas donné.

Le lieutenant John P. Haines du quatrième d'artillerie, a été atteint par une balle égarée d'un fusil Mauser. Sa blessure n'est pas grave.

Une bombe de l'ennemi a éclaté sur un de nos pelotons d'avant-garde. Quant le corporal Swansen et blessé le corporal Jenks, du 3me de Wisconsin, au bras et au cou, le soldat Young, du même régiment, à l'abdomen, et le soldat Bunce à la poitrine.

Signé: MILES.

Klondyke presque oubliée.

Celle-ci est la saison agitée des régions d'or de Klondyke. Des fortunes se sont faites tous les jours, bien que les journaux n'en disent rien. La guerre actuelle fait oublier tout autre sujet. Les hommes et femmes qui pendant leur vie ont travaillé dans ce pays, se trouvent maintenant dans une situation difficile. La cause générale de la misère vient de l'automne. De la vie à étendre. Pour cette cause, le Hosterter Stomach Bitter est le remède souverain. La fabrication des femmes est guérie par lui. Il donne des forces aux vieillards, il fortifie et donne de la vitalité. Il rafraîchit les nerfs et procure un sommeil réparateur. Pour être sûr de la qualité de ce remède, lisez le témoignage de M. Hosterter Stomach Bitter si vous voulez retrouver la santé.



BARTOLOMEO MASO.

Acceptation du gouvernement provisoire de Cuba.

Washington, 13 août.—Senor Palma, le chef de la junte cubaine, a envoyé la dépêche suivante: Bartolomeo Masso, président de la République Cubaine, à Santiago de Cuba. Ce treizième jour d'août 1898 j'ai accepté au nom du gouvernement provisoire de Cuba l'armistice proclamé par le gouvernement des Etats-Unis. Vous devriez donner immédiatement à l'armée de Cuba l'ordre de cesser les hostilités.

Les préliminaires de paix signés par les représentants de l'Espagne et des Etats-Unis établissent que l'Espagne abandonne sa souveraineté sur l'île de Cuba.

Le bombardement de Manzanillo.

Santiago de Cuba, 13 août.—Des avis reçus aujourd'hui par le général Shafter établissent que Manzanillo a été bombardé hier, jour et nuit, et ce matin.

Le général Shafter a immédiatement télégraphié au commandant espagnol de Manzanillo que la paix était restaurée et lui a donné l'instruction de prévenir le commandant américain sous un drapeau de trêve.

Le commandant espagnol a suivi les instructions de Shafter et le bombardement a cessé.

La paix au Guatemala.

Paris, France, 13 août.—Le président Cabrera, de la République du Guatemala, a télégraphié aujourd'hui au ministre de ce pays à Paris que la rébellion conduite par le général Prospero Morales avait été réprimée et que la paix était rétablie sur toute l'étendue du territoire.

Les Agrariens Allemands.

Berlin, Allemagne, 13 août.—L'abolition de Herr Wagenheim à la présidence de la Ligue Agraire est l'objet de nombreux commentaires en Allemagne.

Herr Wagenheim est partisan des mesures les plus radicales, y compris la suppression des boulangers et la fabrication du pain par un monopole du gouvernement.

Sous la conduite de son nouveau président la Ligue luttera vigoureusement contre les Conservateurs et les autres partis, à moins que ceux-ci n'adhèrent à la législation radicale demandée par les Agrariens.

Départ de M. Angell.

Constantinople, Turquie, 13 août.—Le docteur James B. Angell, qui a résigné au mois de mai dernier le poste de ministre des Etats-Unis en Turquie et qui a été remplacé par Oscar S. Strauss, a quitté aujourd'hui Constantinople avec sa famille.

Un legs à la ville de Berlin.

Berlin, Allemagne, 13 août.—L'empereur Guillaume a finalement décidé que la ville de Berlin pouvait accepter un legs de plusieurs millions de marks fait par un usurier mal famé du nom de Simon Pladt, à condition qu'un monument soit élevé à sa mémoire. L'affaire était pendante depuis plusieurs années.

DERNIERE HEURE.

Le retour des navires de guerre aux Etats-Unis.

Playa del Este, Cuba, 13 août.—Les navires de guerre New York, Brooklyn, Oregon, Indiana, Iowa et Massachusetts partiront demain pour Tompkinsville, à moins d'un ordre du département de la marine leur enjoignant d'attendre le départ des troupes de Santiago.

L'amiral Sampson est d'avis qu'il serait dangereux d'installer des troupes à bord des navires de guerre, à cause de la contagion possible, et aussi parce que les bâtiments n'offrent guère de facilités pour l'embarquement de troupes.

Les progrès des négociations de paix causent une grande satisfaction dans le personnel de la flotte, mais l'amiral Sampson et tous les hommes sous ses ordres sont prêts à recommencer la campagne s'il est nécessaire.

Le dernier coup de canon de la guerre a été tiré, selon toutes probabilités, par le croiseur New York sur le vapeur anglais Acme, qui a été chassé de la côte et arrêté.

Le vapeur se rendait de Cap de Verde à Mobile, tel comme il était apparemment en règle, il lui a été permis de continuer son voyage.

Le New York est rentré ensuite dans le port de Guantanamo.

Judi soir, le Scorpion a apporté à l'amiral Sampson des dépêches de Washington annonçant que le capitaine Blanco s'était enfui de la Havane, probablement sur le vapeur Montserrat.

Le commodore Watson, prévenu, a envoyé le Dixie et le Yankee dans le canal de Bahama pour intercepter la fuite de Blanco. De son côté, l'amiral Sampson s'est rendu immédiatement à la pointe ouest de la Jamaïque pour arrêter Blanco s'il tentait de s'enfuir dans cette direction.

Le navire-amiral a fait seize nœuds à l'heure malgré le mauvais état de sa coque et est arrivé hier à l'endroit désigné, où il a croisé de côté et d'autre.

Judi soir le commodore Watson a donné au commodore Schley l'instruction de se rendre au sud de la ligne de blocus et d'avertir les navires du bruit de la fuite de Blanco.

En quittant le port de Playa del Este le Brooklyn, qui tentait de sortir de la voie d'un transport, s'est échoué. Il n'a été remis à flot qu'hier après-midi avec l'aide de l'Oregon.

Le navire n'a subi aucun dommage, mais il était trop tard pour qu'il pût accomplir sa mission.

Le lieutenant Shaw.

Washington, 13 août.—Par inadvertance le nom du lieutenant en second Melville J. Shaw, du corps de génie, promu lieutenant en premier pour bravoure sur le champ de bataille, a été omis dans la liste des promotions publiée hier par le département de la marine.

A Montauk Point.

Washington, 13 août.—L'adjudant général Corbin a reçu ce soir du général Young une dépêche annonçant que le transport Gate City est arrivé, que les fonctionnaires de la quarantaine ont inspecté le navire et que les hommes seront débarqués demain.

Le licenciement des troupes.

Washington, 13 août.—Le sujet du licenciement d'une partie de l'armée des volontaires a été pris en considération par les autorités de Washington, et il est probable que le total des forces sera réduit à 100,000 hommes. Le licenciement ne commencera pas immédiatement. Des garnisons de régulières et de volontaires seront maintenues dans les îles de Cuba et de Porto-Rico et dans les Philippines.

Ordres aux commandants espagnols.

Madrid, Espagne, 13 août.—Le gouvernement espagnol a donné aujourd'hui par télégraphe aux gouverneurs de Porto-Rico et des Philippines l'instruction d'exécuter les clauses du protocole signé par les représentants de l'Espagne et des Etats-Unis et de se préparer à l'évacuation.

Des instructions spéciales ont été envoyées pour le cas où les insurgés refuseraient de consentir à la cessation des hostilités.

Marchés divers.

Paris, 13 août.—La rente trois pour cent est cotée à 103 francs 55 centimes.

Londres, 13 août.—Consolidés au comptant, 110 1/16; à terme 110 3/4.

Liverpool, 13 août.—Coton spot demande modérée; prix 1/32d plus bas.

American middling fair 3 29/32d; good middling 3 21/32d; American middling 3 15/32d; low middling 3 5/16d; good ordinary 5 5/32d; ordinary 2 31/32d.

Ventes 5,000 balles, dont 300 pour la spéculation et l'exportation y compris 4,700 balles coton américain.

Recettes 7100 balles tout coton américain. Futurs—calmes à l'ouverture avec demande modérée; calmes à la clôture.

American middling l. m. c. août 3 21/32; août et septembre, 3 21/32; septembre et octobre 3 17/32; octobre et novembre 3 17/32; novembre et décembre 3 16/32; décembre et janvier 3 16/32; janvier et février 3 16/32; février et mars 3 17/32; mars et avril 3 17/32; avril et mai 3 18/32; mai et juin 3 19/32.

New York, 13 août.—Coton spot—calmes à la clôture. Middling uplands 6; middling gulf 6 1/4. Ventes 1868 balles.

New York, 13 août.—Futurs calmes à la clôture. Août 577; septembre 580; octobre 582; novembre 582; décembre 585; janvier 588; février 592; mars 595; avril 598; mai 600.

Suite dépêches 3me page.

LISTE DES NAVIRES DANS LE PORT.

Table listing ships in port with columns for ship name, origin, arrival date, and agent.

C. LAZARD & CO., LTD. LES ANCIENS ET POPULAIRES Marchands de Vêtements Confectionnés D'ARTICLES DE TOILETTE ET DE CHAPEAUX.

D. MERCIER'S SONS Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales.

COMPAGNIE D'ASSURANCE LIVERPOOL & LONDON & GLOBE. Plus de \$70,000,000 de pertes payées aux Etats-Unis.

Succursale de la Compagnie d'Assurances du Sun Mutual DE LA NOUVELLE-ORLEANS. N° 323, vieux N° 68 rue Royale.

COUPE de la COUETTE EXTRA-SENSIBLE. Tous ses instruments portent sa Signature.

THERMOMÈTRES MÉDICAUX de Leon Bloch NOUVEAU SYSTÈME EXTRA-SENSIBLE. Présenté à l'Académie de Médecine de Paris par M. le D' DUJARDIN-BEAUMETZ.

Aucune ANÉMIE ne Résiste à l'HEMOGLOBINE de VON DESCHIENS. Ne cause ni Constipation ni Mauvaise Digestion.

Feuilleton L'Abelle de la N. O. LES DRAMES DE LA VIE. UNE Haine de Femme GRAND ROMAN INEDIT. PAR EMILE BICHEBOURG. DEUXIÈME PARTIE. La famille Barnett. XVI LA BELLE REPENTE. Suite. Deux fois chaque semaine, j'allais prendre la jeune fille sa pension et je lui fai-

sais visiter la ville et les environs de Paris. Nous avions alors de longues causeries. Lydie cherchait alors à s'instruire, je répondais à toutes ses questions, quelquefois, cependant, avec une certaine réserve. Elle ne me cachait aucune de ses pensées et, dans un charmant abandon, elle me laissait voir le fond de son cœur et de son âme. C'est ainsi que je vis se développer sa jeune intelligence et pus constater en elle l'éclosion des rares qualités qu'elle possédait aujourd'hui. Je l'ai amenée deux ou trois fois à l'hôtel de l'avenue Victor-Hugo, mais pas lorsqu'il y avait cette société que vous y avez vue. Aucune des personnes qui me connaissaient, pas même Mlle Mersen, ne savait que j'étais en quelque sorte la tutrice d'une jeune fille dont le père était le célèbre banquier anglais Gresham. Aije besoin d'ajouter, monsieur le comte, que je pris part tout de suite à la jeune Lydie en grande affection, et que de son côté la charmante enfant ne tarda pas à me considérer un peu comme sa seconde mère. Je connais la noblesse des sentiments de Mlle Gresham, et sais ce que son cœur contient de richesses; je voudrais la voir mariée, mais à un homme digne, sous tous les rapports, de posséder un pareil trésor. Oh! Lydie ne pense pas enco-

re à se marier, bien qu'elle soit en âge de l'être; il en est ainsi, d'ailleurs, de la plupart des jeunes filles dont le cœur n'a pas encore parlé; mais M. Gresham, qui se sent vieillir et a peur de manquer tout à coup à sa fille, voudrait la voir établie et avoir confié à un honnête homme, à un brave cœur, le soin de la rendre heureuse. Par exemple, pour rien au monde il ne donnerait sa fille à un Anglais; c'est un Français qu'il veut pour sa chère Lydie. Il y eut un instant de silence, et la baronne continua: —Parmi les jeunes hommes que j'ai connus, il n'y en a qu'un que je voudrais voir le mari de Mlle Lydie Gresham; celui-là, monsieur le comte, c'est vous. Le jeune homme eut un mouvement de surprise. —Moi? fit-il. —Oui, monsieur le comte, vous. M. Gresham ne pourrait confier le bonheur de sa fille à un plus honnête homme que le comte Jacques de Valmont. —Je ne puis qu'être flatté de la bonne opinion que vous avez de moi, madame la baronne, mais permettez-moi de m'étonner. Elle eut un sourire doux et triste et répondit: —Je vous aime, monsieur le comte; mais mon amour est sans espoir, et la jalouse dont j'ai horriblement souffert, s'est pour toujours éteinte en mon

cœur. Pourquoi, puisque je ne puis être votre femme, ne me serait-il pas agréable de vous voir épouser Mlle Gresham, que j'aime comme si elle était ma fille? Tenez, il me semble que j'en éprouverais une autre de ces joies intimes dont je parlais tout à l'heure. —Etrange jeune femme! pensa le comte. Elle parlait avec un accent si naturel et si plein de sincérité que, malgré tout ce qu'il pouvait avoir à lui reprocher, il se sentait désarmé. —Mais reprit la jeune femme, je m'aperçois que je parle beaucoup, peut-être trop... je suis si heureuse de vous revoir, de vous dire ce que je pense... Enfin, vous revenez vers moi, je ne suis donc plus pour vous, autant qu'autrefois, une pauvre brebis galeuse? J'ai appris votre nomination au consulat de New-York; une idée qui vous est venue, idée singulière pour beaucoup de gens qui vous connaissent. Moi, j'ai compris... il y a l'enfant, cette petite fille à laquelle on a donné le nom d'Eliane. Vous l'avez vue? —Oui, plusieurs fois. —Elle est très jolie, paraît-il. —Comme un petit ange; elle ressemble à sa mère. —Et à vous aussi, bien sûr. —Je ne sais pas. —M. Barriett l'adore. —Il en est fou.

—Ah! s'il savait!... Valentine a été aussi habile qu'audacieuse. Dieu veuille qu'elle n'ait pas à payer tout cela un jour. —Oui, madame la baronne, que Dieu le veuille! —Vous avez été reçu à l'hôtel Barriett? —M. Barriett était absent. —Oui, je suis, soulagé voyage. —J'ai pensé qu'il était convenable que j'attendisse son retour pour me présenter chez lui; mais Mme Barriett est venue me trouver au consulat et j'ai cru devoir lui rendre sa visite. —Elle ne me parle point de vous dans sa dernière lettre. —Elle avait d'autres choses plus intéressantes à vous dire. —Heu, ses dernières lettres sont d'un laconisme et d'une banalité... J'ai le plaisir de vous voir aujourd'hui, monsieur de Valmont, c'est à elle que je le dois, sans doute. —A elle, oui, madame la baronne, mais je ne lui ai pas fait savoir mon départ pour la France et elle ne songeait pas pour quelle raison j'ai quitté New-York. —Pourtant, vous dites que c'est à elle que je dois votre visite; je ne comprends pas. —Quand avez-vous reçu la dernière lettre de madame Barriett? —Il y a de cela dix ou douze jours. —Ah! Et elle ne vous parle

point d'une visite peu agréable qui lui a été faite? —Elle ne me dit rien de cela. Mais de qui donc a-t-elle eu cette visite... peu agréable? —D'un personnage que vous avez eu le malheur de connaître. Mme de Gassie sursauta; son visage, tout à l'heure très animé, se plaqua d'une teinte livide et, d'une voix étranglée, elle laissa échapper ces mots: —Ah! ah! M. Migrane! —Vous avez nommé le misérable. —Oh! oui, misérable et infâme! Ainsi, il est allé à New-York et a eu l'audace de se présenter devant Mme Barriett. Oh! je ne devine que trop ce qui s'est passé: pour faire chanter la malheureuse; pour lui arracher une somme d'argent, il l'a menacée d'une lettre, une lettre de vous, monsieur le comte. Le misérable, le misérable! Il a l'audace, la scélératesse de se servir de cette lettre!... Quelle somme a-t-il exigée? —Cinquante mille francs. —Et Mme Barriett les lui a données? —Oui, en un chèque sur la Banque de France. —Qu'il a touché! —Le lendemain de son retour à Paris. —Mais Mme Barriett a eu la lettre. —Non. —Non, dites-vous! Mais cette somme qu'elle a donnée à ce co-

quin! —Je vous expliquerais comment Mme Barriett a été jouée par Migrane. —Mon Dieu! Mon Dieu! —Mais je tiens à savoir, d'abord comment cette lettre, que j'ai adressée à Mlle Mersen, est tombée entre les mains de ce bandit. La jeune femme regarda le comte avec une anxiété poignante; puis, aussitôt, elle éclata en sanglots, tomba à genoux et, tenant vers Jacques ses mains tremblantes, elle s'écria d'une voix entrecoupée, haletante, suppliante: —Grâce! grâce! monsieur de Valmont; j'implore votre pitié! Ne m'écrasez pas de votre juste colère, ayez pitié de moi! XVII UNE ALLIÉE. Jacques se sentit profondément remué, en voyant à ses pieds la baronne en larmes; il y avait en lui trop de générosité pour qu'il n'eût pas pitié d'une malheureuse qui, en demandant grâce, s'avouait coupable. Il lui prit les mains. L'aide à se relever, et quand elle eut repris place dans le fauteuil, il lui dit sans colère, presque doucement: —Dites-moi, madame la baronne, ce que j'ai à vous pardon-